HAL
open science

La peau des femmes. Marquer les corps, décoloniser les esprits dans le Pacifique

Sébastien Galliot, Julie Paama-Pengelly, Julia Mage'au Gray

To cite this version:

Sébastien Galliot, Julie Paama-Pengelly, Julia Mage'au Gray. La peau des femmes. Marquer les corps, décoloniser les esprits dans le Pacifique. Techniques & Culture , 2022, 77, 10.4000/tc.17507 . hal-03899216

HAL Id: hal-03899216

https://hal.science/hal-03899216

Submitted on 15 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La peau des femmes.
Marquer les corps, décoloniser les esprits dans le Pacifique

Résumé / Abstract

Bien que revalorisé et réapproprié plus tardivement que les autres performances culturelles et formes d'art précoloniales océaniennes comme la danse, la sculpture ou la musique, le tatouage a rempli des fonctions similaires au sein des mouvements de décolonisation et d'indépendance qui ont émergé dans le Pacifique à partir des années 1960. Les spécificités techniques et les répertoires graphiques propres à cette région ont été d'abord portés par des praticiens polynésiens et euro-américains, d'une part en tant qu'élément central de la mise en valeur des patrimoines culturels océaniens et d'autre part comme source d'inspiration pour le développement artistique du tatouage occidental. Bien que toujours minoritaires, les praticiennes autochtones ont inévitablement contribué à transformer le rapport des femmes à une forme de marquage tégumentaire qui était jusque-là au moins partiellement au service d'institution sociales tournées vers la reconduction des assignations de genre.
Ce portfolio élaboré avec Julie Paama Pengelly et Julia Mangeau Grey (deux tatoueuses et activistes culturelles océaniennes) propose de mettre en lumière la trajectoire professionnelle et les effets de l'entrée de femmes dans une activité et des réseaux de transmission très largement androcentrés.

PRE-PRINT VERSION

La peau des femmes.
Marquer les corps, décoloniser les esprits dans le Pacifique

Entre le milieu du XIXe et le milieu du XXe, les missions chrétiennes et la présence croissante d'Occidentaux dans le Pacifique ont entraîné de profondes transformations économiques et religieuses et, avec elles, l'abandon du tatouage dans la plupart des archipels. Ceci explique en partie que les collectes ethnographiques réalisées par la suite s'apparentèrent plus à des répertoires iconographiques qu'à de véritables interprétations des vocations sociales du tatouage. En raison de ce vide impossible à combler et alors qu'il accompagnait les principaux rituels du cycle de vie des personnes, et qu'il prenait des formes graphiques complexes et variées, le tatouage pré-colonial océanien est souvent évoqué avec nostalgie, comme un trésor culturel à restaurer et à adapter au contexte contemporain.
C'est à partir des années 1980, dans le sillage des mouvements d'indépendance et du renouveau culturel polynésien, que l'on constate un réinvestissement de la spécificité technique et de la puissance iconique des tatouages autochtones dans le champ de la « communication politique ». Passant de pratiques rituelles autrefois endogènes et circulant par le biais d'échanges interinsulaires peu étendus à des formes reconstituées, re-contextualisées et re-sémantisées, le tatouage austronésien[1], tout comme les performances dansées et les autres productions artistiques (Condevaux et al. 2016, Henry 2000), occupe une place spécifique dans l'histoire du changement social dans le Pacifique. À ce titre, il est de nos jours bien moins un reflet des structures politiques qu'une pratique graphique prenant la surface corporelle comme un puissant moyen de diffuser des messages subversifs, émancipateurs et identitaires.
Ce portfolio illustre comment certaines praticiennes du tatouage se saisissent de ces potentialités du marquage corporel, mais également comment se négocie leur place dans un milieu professionnel masculin et majoritairement hétéronormé. Afin de recentrer notre propos sur le rôle d'opérateur social du tatouage, nous avons choisi de déployer ce portfolio selon trois thématiques : l'apprentissage et la transmission, les relations sociales, la mise en image et la performance.

Dans le contexte contemporain océanien où se combinent revendications identitaires, réactivations de pratiques pré-coloniales et renégociation de la place des femmes, il s'agira de montrer comment des marqueurs ethniques et sexués peuvent être mobilisés non seulement dans une action politique de réappropriation culturelle mais aussi dans un processus de mutation des rapports de genre produisant en retour des changements de la pratique du tatouage elle-même.

Sur un plan théorique, la question de l'articulation entre les rapports de genre et les institutions de tatouage occupe une place importante dans l'ouvrage d'Alfred Gell intitulé *Wrapping in Images* (1993). Afin d'expliquer la grande diversité des compositions graphiques et des contextes sociaux de réalisation des tatouages, ainsi que les différences entre les hommes et les femmes, il a imaginé un modèle combinatoire fondé sur une co-variation des écosystèmes et des structures sociales à l'échelle de la Polynésie[2]. L'expression symbolique

[1] Réalisée à l'aide d'un percuteur et d'un outil à emmanchement perpendiculaire muni de pointes, cette technique de tatouage est dite « austronésienne » en raison de sa forte corrélation avec les locuteurs de langues austronésiennes (Robitaille 2007) que l'on associe à la deuxième et dernière vague de peuplement du Pacifique qui commença il y a environ 6 000 ans.

[2] Pour une lecture critique du modèle de Gell, voir Galliot 2019, chap. 4.

PRE-PRINT VERSION

de ces dernières s'effecturait soit par la piqûre et l'écoulement de sang à la manière d'une « technologie du pouvoir » au sens de Foucault c'est-à-dire reposant sur un dispositif matériel (et un rite), soit en images sur le corps des personnes dans une relation de type sémiotique.
En effet, la forme et la fonction des outils manifestent bien une grande homogénéité depuis l'Asie du Sud-Est jusqu'à l'île de Pâques (Fig. 1). Cette continuité matérielle sur un si vaste territoire s'explique autant par une diffusion au cours du peuplement des îles que par un déterminisme technique qui impose un certain nombre de contraintes formelles (usage d'un percuteur, emmanchement perpendiculaire des aiguilles) garantissant le fonctionnement efficace d'un tel équipement.[3]
En revanche, les formes socialement instituées du tatouage austronésien telles qu'elles se laissent appréhender par bribes échappent à toute tentative de systématisation. À l'exception des contextes marquisiens, maoris et samoans qui furent décrits avec une certaine finesse à la fin du XIXe siècle, les maigres descriptions dont on dispose sur ce thème permettent seulement de constater la grande diversité des positionnements des motifs sur le corps (Fig. 2) et laissent ouvertes à la spéculation les questions de la division sexuée des tâches, du genre des porteurs et des spécialistes, et de l'agentivité des marques sur le corps.

En dehors des catalogues de motifs et d'outils, qui attestent d'une grande diversité graphique et d'une uniformité technique, on sait que les praticien.nne.s du tatouage étaient également des spécialistes rituels. Il étaient responsables de la production des outils, des règles encadrant l'opération, et dépositaires des iconographies.
En outre, tandis que l'on trouve dans les sources historiques quelques occurrences de spécialisation féminine en Asie du Sud-Est (Bornéo, Philippines notamment), sur les côtes de la Papouasie orientale (actuelle Papouasie Nouvelle-Guinée) et dans l'ouest du Pacifique insulaire (Vanuatu, Santa Ana et Aorigi, Fidji et Pohnpei), cette fonction rituelle devient exclusivement masculine à l'est de la Micronésie, en Polynésie ainsi que dans la plupart des exclaves polynésiennes[4]. En tenant compte du fait qu'il n'y a pas de parallélisme avéré entre ces orientations genrées de l'expertise rituelle et les systèmes religieux et politiques au sein desquels elles s'exerçaient, les données disponibles ne laissent d'autre choix que d'envisager les pratiques de tatouage dans le Pacifique au cas par cas, de manière isolée, en s'efforçant de reconstruire d'hypothétiques articulations entre structures sociales, système religieux et marquage corporel, comme l'a fait Alfred Gell – une entreprise certes fascinante mais qui s'avère extrêmement spéculative au regard de la paucité des sources. Les changements plus récents de ces pratiques offrent toutefois une meilleure prise pour l'exploration des rapports de genre qu'elles mettent en jeu.

La redécouverte du tatouage s'est faite dans le sillage des mouvements d'autonomisation et d'indépendance des territoires insulaires du Pacifique qui, depuis les années 1960, valorisent les pratiques culturelles à différentes échelles : pan-océaniennes, nationales et insulaires. Depuis, leur promotion et leur mise en spectacle sont principalement assurées par des manifestations comme le Festival des Arts du Pacifique (FAP) inauguré à Fidji en 1972. Absent des premières éditions, le *tatau*[5] y a progressivement trouvé une place à partir du milieu des années 1980, à Tahiti durant les fêtes *Tiulai* (fête du 14 juillet rebaptisée *Heiva*), puis à Samoa lors de l'édition du FAP de 1996.

---

[3] La notion de « tendance technique », concept fondateur de la technologie comparée élaborée par André Leroi-Gourhan illustre bien ici l'ensemble des propriétés matérielles nécessaires au fonctionnement efficace d'un outil.
[4] Situés dans des ensembles mélanésiens et micronésiens plus anciennement peuplés et culturellement plus diversifiés, les exclaves polynésiennes comme Tikopia, Rennel et Bellona, Nukumanu ou Takuu, sont des îles de très petites superficies peuplées plus tardivement par des locuteurs de langues polynésiennes.
[5] Terme vernaculaire samoan et tahitien pour « tatouage ».

PRE-PRINT VERSION

Mais la redécouverte du tatouage océanien n'est pas seulement le résultat de volontés politiques locales comme c'est plutôt le cas pour les autres items culturels que sont la danse, la sculpture, les chants, etc. En effet, en parallèle du contexte océanien s'est profilée à partir des années 1970 une mutation du tatouage professionnel euro-américain. Plusieurs figures emblématiques de cette profession (Sailor Jerry, Lyle Tulle, Ed Hardy, Dan Thomé, Mike Malone, Leo Zulueta, Tricia Allen) ont transformé durablement la manière de concevoir le placement des motifs sur le corps et ont dans le même temps propulsé le tatouage dit "tribal" sur la scène internationale en puisant dans les iconographies non-occidentales (Japon, Bornéo, Samoa, Micronésie, îles Marquises notamment), en établissant des contacts avec des experts autochtones et en entreprenant des voyages ethnographiques et d'apprentissage (Galliot 2015: 148-156). À la fin des années 1990, cette promotion exogène du tatouage insulaire a conduit des praticiens océaniens vers les grands salons internationaux de Londres, Berlin, Rome, Francfort ou Las Vegas, où les relations professionnelles et amicales se nouant, le regard qu'ils portaient sur leur pratiques et leur position sociale a progressivement changé. D'experts locaux au service d'une communauté insulaire, voire diasporique, certains se sont finalement vus propulsés sur une scène cosmopolite valorisant les améliorations techniques, les normes sanitaires et la virtuosité artistique.

À la suite de la "reconquête" de leurs territoires, les sociétés du Pacifique s'engagèrent dans une reconquête de leurs corps et de leurs savoirs autochtones. Relativement au tatouage, la redécouverte des techniques et des iconographies fut conduite à partir de trois zones d'influence : la Nouvelle-Zélande, la Polynésie française et Samoa. En Nouvelle-Zélande et aux Marquises, le métier était exclusivement masculin et l'accès des femmes à cette pratique fut ralenti par l'intention initiale qui était de restaurer certaines formes culturelles et artistiques antérieures à la colonisation. À Samoa, en raison de l'exceptionnelle continuité du tatouage rituel et des compétences des spécialistes locaux (*tufuga tā tatau* ou experts en tatouage), certains représentants de cette profession se retrouvèrent au centre d'un réseau transnational d'apprentissage de la technique austronésienne, avec la difficile tâche de répondre aux nombreuses sollicitations d'apprentis potentiels non samoans. Mais, là encore, il s'agissait d'abord de perpétuer un métier exclusivement masculin et un rite d'initiation sans en transgresser les règles fondamentales.

L'insertion progressive des femmes dans le champ du tatouage autochtone n'a pu se faire que depuis la marge, en dehors des systèmes sociaux insulaires, c'est à dire en diaspora ainsi que par le biais d'échanges avec des professionnels étrangers. Cet accès à une activité très masculine fut facilité, d'une part, par l'existence de communautés polynésiennes et mélanésiennes dans les centres urbains du Pacifique et les prises de distance et de réflexivité sur sa propre culture que cela peut engendrer et, d'autre part, par une extraordinaire popularité du tatouage ethnique depuis la fin des années 1990. Dans le même temps, l'augmentation du nombre de praticiennes « généralistes » et de praticiennes spécialisées dans les iconographies insulaires a également encouragé un nombre croissant de femmes mues par un projet d'émancipation et/ou de revendication identitaire (ou encore par des motivations très personnelles) et souhaitant s'engager dans la modification de leur apparence corporelle en échappant aux injonctions hétéronormatives largement répandues dans le milieu du tatouage (Atkinson 2002, Santos 2009, Thompson 2015).

Dans ce portfolio, Julie Paama Pengelly et Julia Mage'au Gray, deux femmes qui incarnent des figures contemporaines du tatouage océanien, ont sélectionné un ensemble de photographies relatant leur parcours respectif, les manières dont le marquage corporel est aujourd'hui ré-investi, revitalisé, voire détourné et répond non pas à un désir de redécouverte

PRE-PRINT VERSION

d'un passé idyllique et fantasmé mais à des enjeux sociétaux contemporains. À travers leur témoignage, leur origine culturelle, maori pour Julie et mekeo pour Julia, leur formation de professeur d'art et commissaire d'exposition pour la première et de chorégraphe pour la seconde, ainsi que leur réseau professionnel respectif, se laissent entrevoir deux générations de tatoueuses ayant dû relever différents types de défis et contribuant chacune à sa manière à la remise en question des rôles attribués dans et par le tatouage océanien.

Bibliographie

Atkinson, M. 2002 "Pretty in Ink: Conformity, Resistance, and Negotiation in Women's Tattooing", *Sex Roles*, Vol. 47, Nos. 5/6 : 219-235.

Condevaux, A. Le Roux, G. et Schuft, L. 2016 "Du corps à l'image. Repenser les performances culturelles en Océanie à l'ère de la mondialisation", *Journal de La Société des Océanistes* 142-143 : 5-20.

Henry, R. 2000 "Dancing into Being: The Tjapukai Aboriginal Cultural Park and the Laura Dance Festival", *The Australian Journal of Anthropology* 11(3): 322-332.

King, M. 1972 *Moko: Maori Tattooing in the 20th Century*, David Bateman Ltd.

Leroi-Gourhan, A. 1943 *Évolution et techniques, tome 1 - L'homme et la matière*. Paris : Albin Michel.

Galliot, S. 2015 "Marque de l'échange et échange de la marque. Essai de biographie culturelle appliquée au tatouage samoan", *Cahier du CAP* n°2 ("Modèles et modalités de la transmission culturelle") : 131-159.

Galliot, S. 2019 *Le tatouage samoan. Un rite polynésien dans l'histoire*. Paris : CNRS Éditions.

Gell, A. 1993 *Wrapping in Images*, Oxford: Clarendon Press.

Robitaille, B. 2007 "A Preliminary Typology of Perpendicular Hafted Boned tipped Tattoo Instruments: Toward a Technological History of Oceanic Tattooing", in C. Gates St Pierre & R. Walker, eds, *Bones as tools: Current methods and interpretation in Worked Bones Studies*, Oxford: Archaeopress (British Archaeological Reports international Series 1622) : 159-174.

Santos, X. 2009 "The Chicana Canvas: Doing Class, Gender, Race, and Sexuality through Tattooing in East Los Angeles", *NWSA Journal* 21(3) : 91-120.

Thomson, B. Y. 2015 *Covered in Ink: Tattoos, Women, and the Politics of the Body*. New York: New York University Press.

PRE-PRINT VERSION